

1. ÉDUCATION POPULAIRE OU SOCIÉTÉ ÉDUCATRICE ?

Les membres des espèces encore vivantes ont vraisemblablement réussi à transmettre à leurs descendants ce qu'il faut savoir pour se perpétuer et qu'ils ont eux-mêmes appris en le vivant collectivement. Ainsi, sans doute, des chamois, des dauphins, des hirondelles ou des abeilles... S'agit-il d'éducation populaire ? Voilà qui pose en tout cas la question de l'éducation et de la formation au niveau de la globalité d'un groupe ou d'un peuple... Pour l'espèce humaine, une fois sortie de la cueillette et de la chasse, des rapports sociaux inégalitaires s'organisèrent autour de modes de production où le travail du plus grand nombre devint, d'une manière ou d'une autre, une source de profit pour une minorité. Ainsi de l'esclavage, du servage et jusqu'à aujourd'hui du salariat...

Dès lors, la formation de cette force de travail devint un enjeu entre des classes sociales : maintenir et justifier cette inégalité ou la réduire en attendant de l'abolir.

Depuis 9000 ans et l'apparition des sociétés agricoles, la formation peut viser deux buts. Très concrètement : transmettre au plus grand nombre les savoirs minimum pour que la force de travail produise toujours plus de profit à une minorité ou faire acquérir impérativement à l'ensemble les outils intellectuels qui permettent d'en concevoir ensemble de nouveaux. Qui éduque qui, pour quoi et comment ?

Ainsi, une éducation *populaire* peut s'entendre au moins de deux manières : selon qu'il s'agit du peuple dans son ensemble ou des

pauvres que les riches génèrent. Avec le souci de ne pas trop s'égarer dans l'utopie de la première approche, on sera tenté de dire que le concept *d'éducation populaire* n'a pris que récemment une forme opératoire, en fait depuis le début de la 3^{ème} République. Auparavant, il s'agissait plutôt d'une société dont les modalités productives étaient également reproductives. Avant 1848, étaient ouvriers tous ceux qui contribuaient à la production d'un ouvrage et c'est par cette production et par la structure – souvent familiale – où cette pluriactivité s'effectuait que se réalisait une éducation mutuelle¹. C'était à la religion, aux églises et aux châtelains qu'incombait alors la « mission » de convaincre les miséreux que tout

ira mieux pour eux dans un autre monde où il sera d'ailleurs plus difficile à un riche de pénétrer qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille². En 1850, plus de 70% de la population vit toujours à la campagne et travaille majoritairement dès l'enfance dans des petites entités (2 ou 3 personnes) agricoles, souvent complétées par les femmes avec des travaux industriels. En 1866, 70% de la production industrielle provient encore d'entreprises qui comptent en moyenne 3 ouvriers pour un patron. C'est dire que la *conformation* des dominés par les dominants est directement assurée par le terrain et n'a pas encore été déléguée à des organisations spécifiques.

Vers 1860, l'alliance qui existait depuis thermidor entre les salariés et les petits bourgeois est en train de se défaire. Jusque là, le chef d'entreprise exerçait un pouvoir éducatif sur ses employés comparable à celui qu'un père exerce sur ses enfants et Napoléon III

(1) Se reporter à l'indispensable ouvrage de Gérard NOIRIEL : *Une histoire populaire de la France, de la guerre de Cent Ans à nos jours*. (2) Toujours de l'inégalité, mais inversée ! (3) FERRY parle d'instruction. (4) LA FONTAINE, *Le loup et le chien* : ...donner la chasse aux gens/portant bâtons et mendiant ; Flatter ceux du logis ; à son maître complaire ; / (...) / Attaché ? dit le loup... (5) Ferry, Favre, Simon, tous 3 liés à Thiers et aux versaillais.

reste fortement hostile à l'intervention de l'état dans le domaine social. Le maire et le curé y suffisaient bien ! Mais la révolution industrielle entreprise alors par le Comité des Forges va rendre nécessaire une plus forte concentration ouvrière qui fait clairement redouter un « penser » autonome. On avait certes réussi à échapper aux Hébertistes en 1794, à Babeuf quelques années plus tard, aux Canuts dès 1831, aux barricades de juin 1848... Mais les événements de la Commune font comprendre qu'un encadrement beaucoup plus vigoureux est désormais indispensable. Ce sera l'école publique (populaire !) de Jules Ferry et son engagement auprès de Thiers et des versaillais de « fermer l'ère des révolutions ».

Et dialectiquement, à défaut d'avoir réussi à imposer une école du peuple contre celle pour le peuple, l'émergence progressive d'associations, de structures, de mouvements artistiques, culturels, sportifs, de loisirs, éducatifs... Peut-on vouloir plus populaire, pour ne citer que l'exemple de ce Théâtre du Peuple, créé à Bussang par Maurice Pottecher en 1895 avec pour devise « *Pour le Peuple, par le Peuple* » ? Qui parle alors d'Éducation³ parle d'engagement

contre l'intolérable, de luttes contre l'inégalité, de l'idée toujours neuve du bonheur, d'utopie à vivre ici sans attendre. Ouvrir donc l'ère des révolutions, comme le souhaitait Victor Hugo en 1864 par cette phrase : « *Désormais, le mot révolution sera le nom de la civilisation jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot Harmonie* » Cela a-t-il jamais été l'objectif de la Troisième République ?

Ne perdons pas notre temps. Le « populaire » à scolariser est massivement la France d'en bas à qui la France d'en haut rêve de faire acquérir de meilleures habitudes, avec la complicité ambiguë de la France du milieu, qui n'a, elle aussi, que sa force de travail à vendre – mais un peu plus cher et de manière un peu plus stable – qui lui laisse espérer qu'elle constituera durablement la fraction *dominante* de la classe dominée, celle qui ne courra plus où elle veut, celle des *chiens de garde*⁴. Ces classes pauvres sont bien celles dont Guizot craignait que leur invasion par l'instruction ne soit l'*élément qui doit miner la société dans ses fondements*. Aussi, la plus grande vigilance s'impose-t-elle.

Il faudra une quarantaine d'années – deux générations affaiblies par la première guerre mondiale – pour que l'engagement des 3 Jules⁵ aboutisse. Mais pendant ces décennies, des ouvriers et des

enseignants – souvent inspirés par l’anarcho-syndicalisme – se sont opposés à cette école obligatoire conçue par les classes dominantes qui se gardent bien d’y mettre leur progéniture. C’est, dès 1892 et pendant une vingtaine d’années, l’importance pour le mouvement ouvrier – une fois revenus les survivants de la Commune – des Bourses du travail et des Universités populaires. Dans le même temps, l’école publique a généralisé l’enseignement élémentaire vers le Certificat d’études primaires⁶ et sélectionné dans les Cours complémentaires ceux qui deviendront les classes moyennes. Les lycées, quant à eux, préparaient, dès leurs classes de 11^{ème}, les fils de famille à suivre un enseignement universitaire.⁷

Coexistent donc deux types d’écoles. Et en dehors d’elles, une éducation populaire dans laquelle on trouve sur plus de 50 ans tout et son contraire : les Auberges de Jeunesse, Avignon, la *Caméra explore le temps*, les CE-MEA, les chorales de quartier, les Ciné-clubs, les clubs de foot au pied des HLM, les colonies de vacances, les comités d’entreprise et la CGT, les congés payés, les

cours du soir pour adultes, les écoles du Parti communiste, le Front populaire, les Jeunesses musicales, le Musée du Louvre gratuit le dimanche, les patronages laïcs ou pas, les sermons à la messe, le TNP, les universités du troisième âge, les weekend pour tailler des arbres fruitiers... Et aujourd’hui, l’encadrement des jeunes des quartiers par les frères musulmans !

Mais ce « tout », susceptible d’avoir exercé au moins dans l’esprit de ses auteurs une influence bienfaisante, relève-t-il bien d’une éducation *populaire* ? Dans un certain sens, oui, ne serait-ce qu’en rappelant que l’appareil scolaire ne fait, lui, que transmettre – très inégalement et pas au hasard ! – des savoirs qu’il ne produit pas et qui résultent, eux, du travail productif de l’humanité tout entière à travers ses conflits et ses contradictions par lesquels évolue toute civilisation. *L’éducation* est une fonction mathématique⁸, inévitable de la vie collective. Une longue histoire, on le voit, celle des rapports sociaux. Admettre, en effet, l’existence d’une lutte de classes, c’est reconnaître que la société est en état de guerre et qu’une paix momentanée ne ré-

sulte que de la domination d’une classe sur l’autre. Quel rôle y tient alors l’Éducation populaire ? Serait-il d’armer simultanément le niveau de conscience de toutes les classes sociales qui s’affrontent, d’en élever la qualité, précisément pour faire l’économie de son issue violente, et qui peut être seulement attendu d’un jeu démocratique véritable ? Mais est-il concevable que les possédants estiment urgent de partager leurs outils de domination avec ceux qui ne manqueront pas de s’en servir pour les déposséder et renvoyer à leurs chères études leurs gens, d’armes, de robe, de plume, de poils, d’église, et autres journalistes, professeurs de droit, économistes, confréries de cadres supérieurs et de ceux qui rêvent de l’être, syndicats maison, agents doubles et toute espèce d’argousins patentés ! N’est-ce pas ce pari sur la démocratie qui a inspiré les Bourses du Travail, Freinet et son Éducateur prolétarien ou Paolo Freire et sa conscientisation avec cette volonté, puisque lutte il y a, d’aider les opprimés à se doter des outils de la lucidité ?

Suffrait-il d'un partage élargi de ces outils de pensée tels qu'ils sont élaborés et mis en œuvre par les dominants pour que cesse leur domination ? Bien au contraire : quand tous les membres d'une société maîtriseront au même degré d'efficacité les langages, ce ne seront plus ni la même société ni les mêmes langages. Dans cette hypothèse, l'Éducation, pour être populaire, peut-elle avoir un autre rôle que d'éduquer dans et par la réalité des rapports sociaux, à l'opposé de l'école que Jules Ferry a imposée, pour mettre fin à cette ère des révolutions que fut le 19^{ème} siècle, et qui repose, elle sur sa fermeture⁹ et le faire-semblant. Réfléchir au « fonctionnel » dans la société civile, c'est plonger dans les rapports sociaux tels qu'ils modèlent aussi un système éducatif, avec ses contradictions, ses confiscations et ses luttes. C'est sans doute Freinet qui permet le mieux d'en mesurer le sens par

(6) Que réussirent rarement plus de 50% d'une classe d'âge (7) En 1950, environ 5% ! (8) Au sens de combinaison d'opérations permettant de définir un résultat à partir de données initiales (9) D'où l'importance de la hauteur des fenêtres qui ne permettait pas de voir le monde réel et de la blouse grise qui prouve que l'égalité est une réalité ! (10) MARX, Critique du Programme de Gotha (11) C'est Raymond MILLOT qui a attiré l'attention des membres de l'AFL et de l'INRP sur cette opposition et qui n'a jamais cessé depuis de nous en rappeler l'urgence

le titre-même de sa revue qui pose les prolétaires comme les éducateurs d'eux-mêmes et non comme les éduqués de ceux qui les exploitent. Il s'oppose ainsi à l'opinion progressivement imposée : l'appareil éducatif d'une société se compose d'un système scolaire et d'associations d'éducation ouvertes qui en complètent les champs et en corrigent des effets. Il est alors clair que c'est aux plus éduqués de faire le travail et donc à une classe moyenne généreuse de partager quelques-uns de ses savoirs avec les classes « populaires » d'une société fâcheusement inégalitaire. Pour qu'elle le reste...

Dès lors que se juxtaposent des organismes ou des institutions autour d'un objectif d'éducation populaire, le processus technique risque d'apparaître comme une spécialité et de se séparer de la globalité de la vie collective, du quotidien de la production quotidienne de tous et pour se jouer d'abord en terre neutre, en moment d'abord choisi par goût personnel ou par habitude de sa famille, en temps de *loisir*, dans ce fameux *skholé* grec qui – ô paradoxe – donnera son nom à

l'école ! De là, à côté des enseignants de métier, des éducateurs « sociaux », bénévoles ou professionnels. Ce qui devrait pourtant caractériser l'Éducation populaire, c'est que, partout, le temps éducatif ne se sépare pas du temps *productif*, en donnant à ce mot son sens le plus général, celui du « faire », du *poiein*, dont vient le mot poésie, qu'il s'agisse de ce qui se fait au travail, en vacances, dans l'exercice de ses responsabilités civiques, politiques, éducatives, culturelles, etc., en attendant que ces éléments soient indivisibles. L'Éducation populaire devrait être la préfiguration militante – volontariste, car les conditions générales ne sont pas encore réunies – de la disparition de *l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, de l'opposition entre le travail intellectuel et le travail productif*, la préfiguration militante du travail réconcilié, libre, qui n'est plus alors le moyen de *gagner (!) sa vie mais, lui-même, le premier besoin vital* ¹⁰. L'Éducation populaire, en attendant qu'elle se dissolve en tant que telle parce qu'elle aura réussi, doit questionner l'actuelle problématique des loisirs conçus comme du temps gagné sur le travail, sur l'ennui et sur l'irresponsabilité, du temps pour les oublier, pour tenter de

s'en remettre. Et s'y remettre avec plus de résignation et de docilité...

Aussi, plutôt que de parler d'éducation populaire – dont on voit (comme pour l'école) la racine dans l'organisation et la dépendance de la force de travail – il importe de réfléchir à une Société éducatrice¹¹, celle qui aurait besoin, pour s'épanouir, que tous ses membres manient le plus possible de langages de manière experte, d'outils de pensée pour comprendre le monde, le théoriser et participer avec eux à son évolution permanente et collective. L'humanité s'est inventé de nouveaux langages au fur et à mesure que ceux dont elle disposait n'étaient pas suffisants (cf. la remarque de Karl Marx selon laquelle l'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre) pour « aller » plus loin. Aucun de ces nouveaux outils de résolution ne fait double emploi : Jack Goody a parlé de « raison graphique » à propos du langage écrit pour désigner les opérations qu'il permet d'effectuer ; mais il faut, de la même manière, parler de raison cinématographique, musicale, plastique, corporelle, mathématique, géographique, pictural, numérique, etc. et en parler pour chacun d'entre nous en terme de besoins nécessaires, et non d'art, de science ou de loisir...

Ce qui en dit long sur l'effort collectif pour retrouver l'unité, comme on dit dans un soupir d'extase, du travail manuel et du travail intellectuel, pour abolir la division du travail, pour rétablir la nécessaire globalité de l'expérience sans laquelle un individu ne peut être lui-même en mouvement. Elle est éducatrice lorsqu'elle demande et permet à tous ses membres de participer au plus haut niveau. Il s'agit, lit-on dans Le Père Duchêne, du temps de la Commune de Paris, que se forment « *des hommes complets, c'est-à-dire capables de mettre en œuvre toutes leurs facultés et de produire non seulement par les bras mais par l'intelligence.* » De quoi faire peur à tous les héritiers des versaillais ! Surtout quand on ajoute : « *il faut enfin qu'un manieur d'outil puisse écrire un livre, l'écrire avec passion, avec talent, sans pour cela se croire obligé d'abandonner l'étau ou l'établi...* ». Effrayant, en effet !!